

IV
CHATEAUBRIAND⁽¹⁾

Nos plus doux pèlerinages au pays des ombres ne sont pas ceux que nous accomplissons vers le souvenir des morts que nous avons connus et aimés. Il est si rare que nous puissions nous rendre la justice de leur avoir prodigué assez de tendresse, quand ils vivaient! Qui n'a éprouvé au contraire combien sont pures de cuisants regrets, combien exemptes d'amertume les promenades de l'imagination dans un passé plus lointain, auquel nous n'avons jamais été mêlés? Qui n'a goûté, par exemple, — j'entends parmi ceux dont la tête est demeurée capable d'un peu de fantaisie poétique, — des minutes d'une émotion délicieuse devant le portrait d'une des princesses du temps jadis, appendu à quelque mur d'un musée? Cela est tout à la fois incertain, comme le songe, mélancolique

(1) A propos du livre de M. A. BARDOUX : *la Comtesse Pauline de Beaumont* (1884).

comme la pitié, caressant et léger comme une première pensée d'amour. Dans un éclair, on a la vision de l'âme, inaccessible pour toujours, et qui s'est manifestée une fois par cette forme maintenant évanouie. Il y a ainsi dans une des salles du Palais-Rouge, à Gênes, une toile peinte par Van Dyck, et qui représente une marquise Paola Brignole Sale, devant laquelle il semble impossible que le visiteur n'éprouve pas cette sorte d'ensorcellement. Mince et droite dans sa robe d'un vert presque noir, avec une torsade de perles dans ses cheveux sombres, elle tient entre ses doigts longs et blancs un œillet rouge. Ses yeux bruns luisent dans son fin visage d'une pâleur ambrée. On la regarde, et soudain on subit le charme d'énigme de cette beauté singulière. On est tout près de dire la phrase de Sénancourt, que Michelet cite avec des larmes au début d'un de ses livres : « O femme que j'aurais aimée!... » Il suffit encore, pour que cette rêverie indéterminée surgisse en nous, d'un mot rencontré dans un volume de mémoires ou de correspondance, — mot qui nous révèle toute une délicate et passionnée manière de sentir. Quand l'une des plus charmantes d'entre les femmes qui eurent leurs seize ans, — il y a cent ans, — la comtesse Pauline de Beaumont, comprit qu'elle allait mourir, elle voulut revoir Chateaubriand, et elle se mit en route pour l'Italie où il se trouvait. Ils visitèrent la cascade de Terni. La malade fit un effort pour se lever de la voiture, puis elle se rassit et mur-

mura : « Il faut laisser tomber les flots!... » Comment ne pas deviner, rien qu'à cette parole d'une résignation, si gracieuse dans sa forme et si désespérée cependant, tout ce qui fut l'incomparable attrait de cet esprit de femme?... Mais nous quittons le musée, nous fermons le livre, et notre attendrissement a bientôt fait de se dissiper. Si l'on veut citer des modèles accomplis de ces passions rétrospectives pour des fantômes qu'aucune magie ne saurait plus évoquer sous la lumière du jour, avec l'éclat de leur regard, l'harmonie de leur geste, la suavité de leur sourire, c'est parmi les historiens qu'il faut chercher. M. Cousin a présenté un exemple célèbre de ce mirage sentimental, et l'on sait que Mme de Longueville fut aussi vivante pour lui qu'elle avait pu l'être pour un de ses admirateurs du temps de la Fronde. On ne compte plus les amoureux de Marie Stuart et de Marie-Antoinette, les deux reines si belles et si imprudentes, si calomniées et si malheureuses. Sourire qui voudra de ces cristallisations posthumes auxquelles se livre la fantaisie des érudits! Un poète qui se connaissait en douleurs, cet Henri Heine dont *l'Intermezzo* reste le plus ardent livre d'amour de notre époque, disait dans ses derniers jours : « Je n'ai jamais aimé que des statues et que des mortes... »

I

Elles ont été les plus heureuses inspiratrices de son génie, ces disparues auxquelles Henri Heine pensait si follement, puisqu'elles lui ont fait écrire les pages du *Tambour Legrand*, et les *Réminiscences* du *Livre de Lazare*. C'est qu'en toute chose, poésie ou histoire, la sympathie est la grande méthode. Un écrivain distingué auquel nous devons déjà une remarquable étude sur la fin du dix-huitième siècle, M. A. Bardoux, vient de le prouver une fois de plus en nous donnant, précisément sur Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand, un essai d'un charme tout à fait rare. Il semble bien qu'en composant cet ouvrage il ait cédé à un attrait analogue à celui que Mme de Longueville exerçait sur M. Cousin, tant il a mis de pitié, j'allais dire de tendresse, à dessiner le profil de la frêle et fière jeune femme que ses amis appelaient l'hirondelle (1). C'est avec une émotion communi-

(1) C'était en effet l'hirondelle de la légende païenne, celle qu'accompagne pour toujours le souvenir de la mort des siens et du sang répandu. La Terreur avait tué toute sa famille, et, si elle avait voulu être heureuse, elle aurait entendu des voix d'outre-tombe lui soupirer, comme Itylus à Procné, dans le poème de l'anglais Swinburne : « O hirondelle, ma sœur, ô douce et légère hirondelle, — pourquoi t'envoler, après le printemps, vers le Sud, — le Sud enchanté où ton cœur habite ? »

cative qu'il nous décrit : « sa bouche spirituelle, ses yeux profonds, fendus en amande, d'une suavité extraordinaire et à demi éteints par la langueur, sa longue chevelure, sa taille élégante et souple ». Et ailleurs, avec quelle mélancolie il nous la montre âgée de trente ans, au lendemain de la Révolution, brisée d'avoir vu son père, M. de Montmorin, massacré aux journées de septembre, sa mère, sa sœur et son frère, guillotiné après un jugement hâtif : les souffrances ont amaigri et pâli ce visage encadré par la coiffure à la mode du Directoire. Le châle est noué autour de la taille. Le regard noyé par les larmes est encore « adouci », et M. Bardoux cite, comme pour son propre compte, ce mot d'un ami, le sensitif Joubert : « On n'aime pas impunément ces êtres fragiles qui semblent n'être retenus à la terre que par quelques liens prêts à se rompre. » Et il se reprend à peindre ce corps, souple et trop mince, où se réunissaient l'élégance d'une Florentine de la Renaissance et les grâces d'une patricienne de Paris. Il l'évoque de nouveau, irrésistible, « quand elle passait, enveloppée d'un châle blanc, toute mignonne avec la finesse de son allure, et comme éclairée dans sa pâleur par l'éclat de ses yeux ». Ce lui est un bonheur d'avoir recueilli, à travers beaucoup de papiers inédits, les preuves de la parfaite honnêteté politique du père de cette créature exquise,

Est-ce que le chagrin des vieux jours ne te suivra pas ? Est-ce que ta chanson ne s'arrêtera pas dans ta gorge ? — As-tu oublié ce que je n'oublie pas ?... »

ce comte de Montmorin qui fut le premier ministre des affaires étrangères de la Révolution. C'est avec reconnaissance qu'il dénombre les preuves de l'amitié idéale dont ce même Joubert entourait l'isolée. Il y a presque de la jalousie dans le récit qu'il fait de la retraite à Savigny. Pauline de Beaumont avait loué une petite maison de campagne dans ce village. Elle y amena Chateaubriand, qui séjourna plus de six mois auprès d'elle, à refondre le *Génie du christianisme* dont son hôtesse copiait de sa main les citations. « Heureux », s'écrie l'historien, « heureux l'artiste qui peut inspirer à une femme spirituelle et intimidée de pareilles sollicitudes ! » Longuement, douloureusement, il marque les étapes du suprême voyage de la mourante, en train d'aller, contre toute prudence humaine, du Mont-Dore à Rome afin d'entendre encore la voix de René. Il a lui-même accompli le pèlerinage de Rome pour visiter dans l'église de Saint-Louis le tombeau de Pauline. « Il nous semblait », dit-il, « qu'après nous être incliné sur ses cendres, nous serions plus digne de parler d'elle. » Il a contemplé le bas-relief dont M. Bertin avait fourni le délicat motif : Pauline de Beaumont est couchée sur son lit et montre d'une main les portraits des siens, au-dessous desquels est gravé le mot de Rachel : *Quia non sunt!* — C'est parce qu'ils ne sont plus que je m'en vais du monde. — Ce livre aussi ressemble à ce bas-relief funéraire par la poétique mélancolie dont il est empreint et par la profonde intelligence de la destinée malheureuse à laquelle il est consacré.

Mais, comme il est, en même temps que l'œuvre d'un historien, celle d'un moraliste, il ne se contente pas d'évoquer une charmante image, il soulève à l'occasion de l'amie de Chateaubriand bien des problèmes de psychologie féminine et sociale. Ce sont quelques-uns de ces problèmes que nous voudrions au moins indiquer dans ce qu'ils ont de presque contemporain. Il y a dans la physionomie spéciale du salon de Mme de Beaumont, dans la nature de son influence sur le talent de l'auteur des *Martyrs* et dans la nuance de son amitié avec Joubert de quoi fournir texte à bien des réflexions. Voici, me semble-t-il, celles qui se présentent tout d'abord.

II

C'est aux environs de 1800 que Mme de Beaumont, installée dans un appartement de la rue Neuve-du-Luxembourg, dont les fenêtres ouvraient sur le jardin du ministère de la Justice, commença de réunir habituellement autour d'elle et ses amies et ses amis. Là venaient presque tous les soirs Mmes de Pastoret, de Levis et de Vintimille; là aussi M. Joubert et M. Pasquier, M. de Fontanes et M. Molé. Plus tard, ce fut le tour de M. de Chénedollé et celui de M. de Bonald. M. Guéneau de Mussy était encore un des fidèles. Mme de Staël

apparaissait par intervalles, et, j'ai gardé le nom plus glorieux pour le dernier, c'est là que Chateaubriand connut les premiers enivres du génie reconnu. Tous ceux qui ont traversé ce petit monde en gardèrent un souvenir qui ne s'effaça jamais. Sans doute, la grâce aérienne de la maîtresse de la maison entraînait pour quelque chose dans cet enchantement. Joubert la comparait à ces figures d'Herculanum «qui coulent sans bruit dans les airs». Cette grâce seule n'eût pas suffi. Pauline de Beaumont pouvait bien, comme toutes les femmes spirituelles et fines, présider un salon avec art; elle ne pouvait pas créer une société. Il lui fallait accepter celle que l'époque lui imposait. Il se rencontra, par un étrange et heureux hasard, que cette société retenait de la génération précédente ses plus précieuses qualités, sans aucun des odieux défauts que nous pouvons constater aujourd'hui dans la vie de salon, telle que la pratique notre monde, à cent ans de la Révolution. Le malheur des salons du dix-huitième siècle résidait en ceci surtout qu'ils étaient comme situés en dehors de l'atmosphère humaine. Les hommes et les femmes s'y mouvaient à travers les fantaisies cérébrales, sans vision aucune de la réalité quotidienne et douloureuse. Où auraient-ils appris que la lutte pour la vie gouverne l'humanité, eux qui allaient et venaient parmi le luxe effréné, les privilèges exorbitants, les mœurs légères et les idées abstraites? Singulier moment, et d'une sensibilité si artificielle que même l'animalisme du désir s'y faisait

joli et rieur ! C'est peut-être la seule fois, depuis qu'il y a des créatures humaines et qui aiment, que la moquerie s'est associée à la volupté. Aussi rencontra-t-on, dans les âmes de ce temps-là, presque toujours, un fonds de sécheresse. Vraisemblablement la conversation d'alors était comme celle de Rivarol, un feu d'artifice tiré sur l'eau, — quelque chose de pétillant, d'étincelant, de rayonnant au regard, et puis, pour finir, la froideur glacée. Certes, avec toutes ses infériorités de race et d'élégance, la société de nos jours possède en plus que celle-là un sentiment du sérieux de l'existence, et parmi ceux qui font métier de causer, on n'en trouverait pas un peut-être qui n'ait connu par lui-même combien il est dur de vivre parfois et combien amer. Il suffit de comparer l'esprit des comédies d'il y a cent ans à l'esprit de notre théâtre actuel pour mesurer la distance franchie. Mais aussi les tempêtes politiques et sociales qui ont passé sur notre France nous ont rendus presque incapables de manier les idées avec la parfaite indépendance qui fut l'étourderie charmante de nos aïeux. Si dix personnes sont réunies à l'heure présente autour d'une table, et que l'on pose devant elles une thèse de philosophie générale, combien discuteront les doctrines sans apercevoir leur conséquence immédiate et pratique ? Nous savons trop que les hypothèses abstraites sur la religion, sur la politique, sur les lettres mêmes, ont un retentissement prolongé dans l'ordre des faits, et si c'est là une disposition moins imprudente, c'est aussi de

quoi empêcher le libre courant de la causerie. Ajoutez à cela que la mêlée démocratique, en confondant les classes et en détruisant les traditions, a tendu à l'excès les conflits des amours-propres. La plupart des hommes abordaient jadis la vie mondaine avec une situation toute faite. La plupart des hommes, aujourd'hui, y arrivent avec un cortège de prétentions à imposer. Ainsi se trouve supprimée du coup la facilité insouciante et heureuse des rapports. La société du dix-huitième siècle était superficielle, légère et gaie. La nôtre a pour suprême défaut d'être troublée, calculatrice et incohérente. Les aimables exceptions qu'il est loisible à chacun de citer au gré de son expérience propre, sont dues à des influences personnelles et passagères. Elles ne sauraient infirmer la vérité presque banale de ces quelques remarques, faites à mainte reprise par tous les observateurs réfléchis des deux époques.

Les circonstances permettaient qu'à l'heure même où Mme de Beaumont ouvrit son salon de la rue Neuve-du-Luxembourg, les survivants du dix-huitième siècle eussent encore tous les bénéfices de la société de l'ancien régime sans trop en subir les inconvénients. De leur jeunesse ils avaient gardé le goût des idées générales sans lequel la causerie dégénère en médisance mesquine ou en bavardage futile. D'autre part, les traditions étaient intactes, et le *ton*, cet élément essentiel et indéfinissable de toute réunion mondaine, ne s'était pas corrompu. A ces vertus de salon venait s'adjoindre un senti-

ment que les contemporains du duc de Richelieu et du second Lauzun n'avaient pas soupçonné, celui des besoins de la vie morale. C'est le bien-fait des grands malheurs qu'ils laissent derrière eux, dans l'âme qu'ils ont éprouvée, pour peu qu'elle soit d'une trempe distinguée, un goût du sérieux et une entente de la profondeur. Une femme du monde, qui avait traversé, comme Mme de Beaumont, des journées sinistres et pleuré de certaines larmes, ne devait plus se contenter des amusements légers de l'esprit et du cœur où elle se serait complu auparavant. Elle ne pouvait pas aimer ses amis de la façon superficielle et détachée qui avait été celle de ses devancières dans l'art de diriger un tournoi de causerie. Elle comprenait le prix unique des affections vraies, pour avoir éprouvé d'une manière terrible combien la solitude soudaine est cruelle. La rapidité foudroyante avec laquelle lui avaient été enlevés tous les siens, lui enseignait à ne rien négliger des tendresses qu'elle pouvait inspirer et garder encore. Une loi de notre nature, dans laquelle un La Rochefoucauld reconnaîtrait un détour caché de notre égoïsme, veut que la vision de la brièveté de nos joies en relève singulièrement la douceur. C'est là une observation que les épicuriens, ces habiles psychologues du plaisir, ont traduite et interprétée sous bien des formes. Mme de Beaumont et ses amis furent la preuve qu'il y a dans ce sentiment de quoi produire des résultats d'une haute valeur morale. Ces échappés du redouté naufrage avaient

appris à ne rien laisser perdre de l'irréparable trésor des sympathies. Leurs effusions n'étaient plus seulement spirituelles. Un peu de sentimentalisme commençait de s'y mêler. Le style même dont ils s'écrivaient se teintait d'une couleur où nous reconnaissons aujourd'hui la trace de la métamorphose d'imagination qui aboutit plus tard à l'Idéal romantique. Si Pauline de Beaumont exerça un empire de séduction très particulier sur tout son groupe, c'est qu'elle incarna mieux que personne les tendances ondoyantes et mélangées de ce moment fugitif. Par tant de points, elle était demeurée la grande dame du dix-huitième siècle. Cependant elle avait la prescience obscure et le souhait d'une sensibilité nouvelle, au point de dire : « Les phrases de M. de Chateaubriand me font éprouver une espèce de frémissement d'amour, elles jouent du clavecin sur toutes mes fibres. »

III

C'est ici le lieu de remarquer, par cet exemple illustre, quelle bienfaisante influence une femme de haute race peut exercer sur le développement du génie d'un artiste qui s'ignore à demi. On s'est moqué souvent, et non sans raison, de ce que l'on a nommé assez irrévérencieusement la littérature pour dames. Mais, s'il est inévitable qu'un écrivain

qui ne travaille que pour les femmes tombe dans la mignardise, l'afféterie et la misérable élégance, c'est une mauvaise condition, en revanche, de mépriser tout à fait leur jugement. Si l'on voulait, par exemple, résumer d'un trait les insuffisances de certains romans et de certains recueils de vers à notre époque, — j'entends des plus célèbres, — on reconnaîtrait qu'il a manqué à leurs auteurs d'avoir vécu dans l'atmosphère d'idées nobles et de sentiments délicats que répand autour d'elle une femme véritablement affinée et fière. Le tendre esprit féminin est, moins que le nôtre, capable de l'extrême logique et des fortes conceptions. Il possède à un degré supérieur le sens de l'exquis, l'entente de la nuance, et comme un goût inné de ce qui fait la partie rare d'un talent. Les femmes ont, en outre, cette chance heureuse, quand leur âme est un peu hardie et subtile, de faire leur éducation beaucoup plus par elles-mêmes que par les livres. Leur vision du monde est alors directe, personnelle et neuve. Aussi les formes inédites de la littérature trouvent en elles des adeptes moins prévenues que ne sont la plupart des hommes. Elles sont plus capables de s'affranchir des doctrines étroites et des conventions de la rhétorique. Lorsque Chateaubriand revint d'exil, ses amis, Joubert, Fontanes et les autres, l'encouragèrent. Aucun ne lui donna la mesure de son éloquence comme faisait le frisson de Pauline de Beaumont sous sa parole. Cette âme était la flûte de cristal fragile sur laquelle il essayait ses mélodies inédites, qui de-

vaient faire pleurer d'admiration tant de beaux yeux. Sans qu'il s'en doutât, il apprenait d'elle à dessiner des images à la ressemblance de son cœur, à elle, qui valait mieux que toutes ces images. Si l'on tentait d'analyser ainsi les lois d'éclosion mystérieuse de cette magique plante qui est le talent, comme on s'étonnerait de la part d'influence exercée par d'autres êtres qui n'ont jamais songé à conquérir le don glorieux d'exprimer! Qui enlèverait du miel composé par le génie de l'auteur de *René* le parfum pris à l'âme de sa sœur, à celle de Pauline, — lis frémissants et si vite fanés, — risquerait de faire évaporer le plus délicat arôme du divin mélange.

Chateaubriand s'est-il rendu bien compte de ce qu'il devait à ces nobles et gracieux esprits de femmes? A coup sûr, il a dans ses *Mémoires* une phrase bien égoïste sur Pauline, et qui détonne singulièrement lorsque l'on vient de lire le livre de M. Bardoux : « Quand je la connus, » dit-il, « elle était déjà frappée de mort. *Je me consacrai à ses douleurs.* » Elle n'était pas morte depuis six mois qu'elle était remplacée dans son cœur. Il s'en est excusé en écrivant une phrase éloquente sur « l'indigence de notre nature ». Nul plus que lui n'a su pratiquer cet art des aveux qui sauve nos faiblesses par la magnificence de leur ostentation. Une autre personne demeura plus fidèle au culte de la morte. Ce fut Joubert. Celui-là ne se consola jamais. Il continua, chaque année, de consacrer

crer un mois à cette religion pieuse, au souvenir de celle qui avait donné à un autre qu'à lui le meilleur d'elle-même. Joubert n'était pourtant qu'un ami, mais peut-être, pour goûter pleinement le charme intime d'une femme, le mieux est-il de se trouver auprès d'elle à l'abri de la passion inspirée ou ressentie. Il y a un duel dans presque tous les amours, et il arrive le plus souvent que l'on a été ou le bourreau ou la victime, — l'un et l'autre parfois — de celle qui nous fut unie par d'autres sentiments que ceux de l'amitié. Quand Pauline de Beaumont mourut à Rome, elle ne put se retenir d'avouer à Chateaubriand qu'elle ne s'était pas sentie aimée par lui. Les protestations dans lesquelles il enveloppa l'agonisante l'aidèrent à mourir, c'est lui qui nous le raconte, « désespérée et ravie. » Il n'en avait pas moins vu saigner la plaie de ce cœur malade, et une plaie ouverte par lui. C'était de quoi ne jamais songer à la pauvre femme sans un secret remords. Joubert, au contraire, n'avait gardé de l'ensevelie de *Saint-Louis des Français* que des souvenirs d'une pure, d'une suave poésie. Il avait été le consolateur des maux causés par un autre et qu'il avait devinés, rôle romanesque et tendre pour lequel était si naturellement fait ce songeur qui n'était qu'un esprit. M. Bardoux, à la dernière page et dans une phrase touchante, nous montre René agenouillé devant le tombeau de Pauline, « et la suppliant, comme dans l'épithaphe grecque, de ne pas boire, chez les morts, à la coupe qui fait oublier. » Il n'est pas sûr que

dans le secret de sa pensée le grand écrivain, qui avait eu l'involontaire mais terrible tort de ne pas assez aimer son amie, ne formulât point précisément le vœu contraire et qu'il ne murmurât pas à l'ombre plaintive le conseil d'aller au fleuve sacré, afin de se guérir à jamais, tandis que Joubert eût certainement dit, avec le Grec ancien : « C'est ici le monument de notre amitié ; — la pierre est petite, notre amitié fut grande. — Je t'aimerai toujours... et toi, s'il t'est permis, au milieu des morts, — pour moi, du moins, ne goûte pas à l'eau du Léthé! »